

ANNA

Les livres m'ont sauvé la vie, tous les livres.

Je dévorais tout ce qui me tombait sous la main, incapable de faire le tri, aspirée par ces galaxies parallèles insoupçonnées.

La littérature m'offrait le moyen de m'extraire de ma réalité en me conviant dans un ailleurs, un autrement à portée de regard, d'esprit.

Je lisais et mon monde s'éclairait, mes yeux se dessillaient, ma sensibilité s'aiguissait. Je lisais et la nature me parlait un langage audible.

Dans mon village, l'engoulevent est considéré comme un oiseau de malheur à l'origine de la mort des enfants à naître. Malgré cela, son chant rythmé, syncopé ensoleillait mes crépuscules car il annonçait des heures bénies de solitude où je pourrais, libérée des contraintes de la journée et du regard des religieux, me lancer à corps perdu dans mes marathons littéraires.

Certaines nuits, incapable de refermer un livre, hypnotisée par les destins terribles de personnages imaginés par d'autres, je sentais plus que je n'entendais le presbytère endormi. Le cri silencieux des papillons de nuit dans leur combat perdu d'avance contre la lampe à pétrole, le craquement du bois dans la quiétude nocturne, le murmure du vent qui s'engouffre dans la toiture, enlace les poutres et les entraîne dans un ballet mystique, le coassement des grenouilles qui s'ébattent dans un ruisseau au loin, le houhou d'une chouette en chasse.

J'étais là, en pleine conscience, et aussi dans la campagne anglaise où une vieille folle nourrissait de grandes espérances pour une orpheline recueillie par calcul, ou bien dans un casino de Paris aux côtés d'un jeune homme qui brûlait sa vie dans des jeux d'argent et finissait par la brader contre une peau de chagrin, ou encore dans l'hiver russe avec une jeune femme prénommée Anna, comme moi, qui abandonnait mari et enfant par amour pour un homme qui n'en demandait pas tant et de dépit se jetait sous un train parce que c'est comme ça, la vie comme les auteurs punissent durement les femmes qui aiment de guingois. Je notais des phrases éparses dans un carnet. Mes notes sont perdues, certains passages me restent en mémoire.

*Vronsky la regarda comme un homme regarde une fleur qu'il a arrachée. Dans cette fleur flétrie, il a peine à reconnaître la beauté à cause de laquelle il l'a cueillie et fait périr.*

Tant de mondes offerts en cadeau ! Ma petite chambre s'emplissait de fantômes : dames en crinoline, messieurs portant haut-de-forme, quais de gare bruyants, hommes perdus dans leurs pensées attendant près d'une rivière que morde la truite... Des univers pleins, riches, complexes qui n'appartenaient qu'à moi, ne parlaient qu'à moi, inventés dans la seule perspective de cette rencontre où la création d'un autre épouserait mon cosmos intime, s'arrimerait à mon âme dans une explosion de sensations, d'émotions inédites, intraduisibles.

Puis venait l'aube que je reconnaissais à son parfum : dehors la nuit était complète, mais je pouvais sentir la brise déjà plus douce du matin à venir et l'odeur de la rosée sur l'herbe. Les étoiles une à une s'éteignaient, abaissant le rideau sur ma fenêtre de liberté. Je savais à l'instant près, comme informée par une horloge interne et infaillible, à quel moment les premiers coqs chanteraient. Il me faudrait me lever, faire ma toilette et préparer le petit déjeuner des religieux, attendre qu'ils aient fini de manger, faire la vaisselle, nettoyer la cour avant de me rendre au collègue. Alors je hâtais ma lecture, encore une ligne, encore une phrase, laissez-moi aller au bout du paragraphe, du chapitre... s'il vous plaît, je suppliais le temps, mais mon corps connaissait ses devoirs.